



M^{me} ACKERMANN
(Dessin de Lobel-Riche)

d'après le tableau de Léon Ostrowski

LOUISE ACKERMANN

Prométhée - Pascal - Lucifer

La biographie de Mme Ackermann n'est plus à faire, elle s'est chargée elle-même de cette besogne. (1)

"Je suis née à Paris, le 30 novembre 1813, de parents parisiens, mais d'origine picarde. Des laboureurs, des artistes, voilà mes ancêtres". Le portrait que fit d'elle Léon Ostrowski et qui trôna jusqu'en 1928 dans le salon de Louise Read, la représente déjà âgée, avec une tristesse dans l'oeil et un fin sourire, c'est tout elle. Elle se résume : "Une enfance engourdie et triste, une jeunesse qui n'en fut pas une, deux courtes années d'union heureuse, vingt quatre ans de solitude volontaire". Elle le redit en vers dans un poème dédié à Louise Read : Les Malheureux.

Près de nous la Jeunesse a passé, les mains vides,
Sans nous avoir fêtés, sans nous avoir souri.
Les sources de l'amour sous nos lèvres avides,

(1) Louise Ackermann: Ma vie - Premières Poésies - Poésies philosophiques. Voir aussi : Marc Citoleux: La Poésie philosophique au XIXe siècle, Mme Ackermann, Plon, 1906

Comme une eau fugitive, au printemps ont tari.
Dans nos sentiers brûlés pas une fleur ouverte.
Si, pour aider nos pas, quelque soutien chéri
Parfois s'offrait à nous sur la route déserte,
Lorsque nous les touchions, nos appuis se brisaient :
Tout devenait roseau quand nos coeurs s'y posaient.

Au sens propre, elle ne fut pas "malheureuse", elle ne fut pas malmenée par le sort, elle connut une vie facile, une petite fortune la garantissait des incertitudes du lendemain, elle n'était pas tiraillée par les passions vulgaires : "J'ai toujours été extrêmement circonspecte dans ma conduite. Cela se comprend d'ailleurs. On ne commet guère d'imprudences que du côté de ses passions; or, je n'ai jamais connu que celles de l'esprit".

Elle a à coeur de démontrer dans sa biographie que tout compte fait elle n'eut pas à se plaindre de la vie, qu'elle n'avait contre elle aucune rancune personnelle. Elle connut les joies de l'esprit sans les désagréments matériels, et pourtant elle était portée à un pessimisme noir. C'est en philosophe que la condition humaine lui paraît lamentable :

"Considéré de loin, à travers mes méditations solitaires, le genre humain m'apparaissait comme le héros d'un drame lamentable qui se joue dans un coin perdu de l'univers, en vertu de lois aveugles, devant une nature indifférente, avec le néant pour dénouement.. C'est au nom de l'homme collectif que j'ai élevé la voix".

Elle ne fut pas de ces gens qui deviennent acariâtres à force d'être piétinés par la vie : enfants battus, époux trompés, victimes disgraciées, écorchés vifs. Non ! elle n'eut pas à traîner la guenille. Elle eut des parents compréhensifs, elle ne connut pas la disette, elle jouit d'une santé drue et quoique de moeurs plutôt austères tournée vers la méditation et l'étude, elle nous révèle un caractère qui n'est "pas tout d'une pièce.. Bien que naturellement grave, je ne hais pas le rire. Je goûte la plai-

santerie fine et saisis promptement le côté comique des choses". Nous ne pourrions lui appliquer la généralisation des études "psychologiques" qui expliquent la couleur des esprits, la tendance d'un art subtil, par l'éducation, les fréquentations, la génétique, le complexe d'Oedipe et tutti quanti. L'expérience et le mystère des âmes ne nous permettent que de constater qu'une vie douloureuse et misérable conduit parfois à une ironie piquante, à une délicate joie de l'esprit, par contraste et par compensation trouvée dans un art libérateur, de constater qu'une vie bourgeoisement régulière, sans cahot, mène à la laisse un chien hargneux hurlant à la mort les chants les plus satanique-ment désespérés. Mme Ackermann, par conviction d'esprit se dirige volontairement vers l'impiété et la désespérance, par un choix délibéré mûri dans la solitude et dans les lectures choisies. Ecartelée entre un père voltairien et une mère chrétienne, elle a hésité, faisant la part des refus paternels et des appels religieux. Elle a un esprit net qui cherche le vrai de toute sa force, et qui, une fois déterminé se ferait rouer plutôt que d'en démordre. Nous croirons à l'atavisme et aux rigides lois de Mendel sans en pouvoir pénétrer dans le détail exact. Il demeura en elle les deux tendances ennemies. Il resta en elle une "nature religieuse" qui explique "ses rechutes mystiques" - mais intellectuellement, elle inclinait au positivisme. Ce combat de l'esprit et du coeur fut l'objet de ses épiques affrontements poétiques. Toute réserve et toute pudeur, elle nous fait grâce du détail des combats et ne nous livre que les conclusions, son oeuvre rare n'est jalonnée que d'étapes. Son oeuvre est un condensé, elle n'était pas "obligée" d'écrire et n'en fit jamais une profession. "Je n'ai jamais écrit qu'à bâtons rompus, nous dit-elle au hasard de mes admirations, et de mes émotions, le plus souvent pour moi seule.. C'est seulement lorsque j'étais trop fortement saisie par une idée que je me décidais à l'exprimer; je n'avais que ce

moyen de m'en délivrer".

Il nous est permis de la bien suivre dans sa pensée; elle n'écrit jamais pour la vanité d'écrire, elle ne court pas après l'inspiration et ne versifie qu'à ses heures. A la morosité de sa muse, on eut pu croire que la nature dépouillée par l'hiver, que le ciel gris l'inspirèrent. Il n'en est rien. "Je ne compose, écrit-elle, que quand les oiseaux chantent". La fragile beauté l'émeut, le printemps porte en lui le germe de mort dans ses bourgeons et dans le chant des bergeronnettes; la mort montre son orbite creuse dans la naissance qui entame son processus déchéant de la croissance à la sénilité, de la mort au néant, Mme Ackermann développe un art de la souffrance vaine et de la mort libératrice.

Après son veuvage, elle vécut onze ans dans une maison isolée dans la banlieue de Nice, entre ses arbres et sa bibliothèque. "Le fruit de ces années de solitude, écrit d'Haussonville (2), de labeur et peut-être aussi d'angoisse fut un petit volume où chaque pièce est en quelque sorte le dénouement d'un drame intellectuel et moral". Malgré sa brièveté, chaque "poème philosophique" est en lui-même une oeuvre dense et complète. Elle ne connaissait pas l'exaltation lyrique, elle pliait la rigidité du vers à l'expression d'une pensée abstraite. "Entre une pièce et l'autre, il y avait souvent des années de silence". D'un silence nourri d'études et de travail intellectuel intense, elle recevait "les livres, les journaux, les revues de tous les pays". Elle n'exagérait pas. Outre le grec, le latin et le sanscrit à ranger dans les langues mortes, elle entendait parfaitement l'anglais et l'italien, parlait comme sa langue maternelle l'allemand, et s'essayait au chinois, "mais le chinois, confiait-elle à Louise Read, jamais on n'a fini de l'apprendre".

(2) Cte d'Haussonville: Mme Ackermann, Lemerre, 1892.

Ses dernières années, elle les passa rue des Feuillantines à Paris, entourée d'amis rares et fidèles, allant de son salon à celui des Dames Read, où nous retrouvons de l'un à l'autre: Edouard Grenier, Sully-Prudhomme, François Coppée, le Dr Cazalis (Jean Lahor), Emile Chevé, Maurice Rollinat, le Dr Seeligmann. Elle n'écrivait presque plus à cette date, elle avait passé la grande crise pessimiste des Poèmes philosophiques, de sa période niçoise où elle les composait, elle ne se remémorait maintenant que les pâtés qu'elle confectionnait pour ses visiteurs "les préservant de thym et du laurier traditionnel". "Mes pâtés étaient meilleurs que mes vers", concluait-elle.

Louise Read lui fit connaître Barbey d'Aurevilly qui ne put se défendre d'admirer ces vers qui le choquaient dans la pensée, dans sa foi catholique, confiant dans la Providence. Il disait d'elle: "C'est tout à la fois un monstre et un prodige: un prodige par le talent et un monstre par la pensée". A quoi elle répondit en lui offrant ses "poésies" enrichies d'une dédicace qui montrait qu'outre les qualités ou défauts que le Connétable lui attribuaient, elle démontrait qu'elle n'était ni rancunière, ni dénuée d'esprit:

A Barbey d'Aurevilly
un monstre reconnaissant.

Se sentant très malade, elle retourna à Nice, chez sa soeur qui l'avait accueillie déjà aux premières années de son veuvage. Elle vécut encore quelques mois et s'éteignit, le 2 août 1890. Sur le tombeau de Louise Ackermann, née Victoire Choquet, on se contenta de graver ses derniers vers:

J'ignore! un mot, le seul par lequel je réponde
Aux questions sans fin de mon esprit déçu;
Aussi quand je me plains en partant de ce monde,
C'est moins d'avoir souffert que de n'avoir rien su.



Mme Ackermann nous est présentée comme le type même du pessimisme. Mme Ackermann est un "philosophe", elle discute avec son pessimisme, avec son athéisme, elle veut bien céder des points à qui lui prouve. Elle s'attaque au monde religieux avec des armes scientifiques. Il n'est tels que ces incroyables impénitents pour nous parler à tort et à travers de Dieu. Aucune de leurs pages où ne se viennent figer dans leur encre les noms des dieux ou de Dieu. Ils se veulent bâtir à chaux et à sable une religion coiffée de la raison, jouer un jeu serré sans perdre un de leurs atouts, ils s'étonnent après avoir dépensé tant de veilles de se trouver au bord du grand gouffre nus et n'ayant "jamais rien su".

Mme Ackermann est prête à reconnaître une lueur d'espoir, avec Pascal, avec Vigny : la grandeur Humaine. Si l'homme n'est rien, un faible roseau, l'Humanité est grande : dans une sublime résignation, dans une sublime révolte, dans un sublime mépris. Par ces poternes ouvertes au pied de la forteresse noire l'Humanité échappe à son malheureux sort. Quelles figures sont susceptibles de représenter poétiquement cette grandeur libératrice ?

Trois personnages "mythologiques" illustrent sa pensée dans les Poésies philosophiques : Pascal, Prométhée, Satan. Pascal représente l'esprit humain supérieur, interrogeant la science, discutant pied à pied la foi chrétienne, mais succombant vaincu par la croix. "Sans Pascal, Mme Ackermann eût méconnu - sinon ignoré - la souffrance - sinon la recherche - de l'Absolu. Aussi choisit-elle Pascal pour être le symbole de la plus noble misère de l'Homme, le tourment philosophique". (3)

(3) Marc Citoleux, op. cit.

Satan symbolise l'esprit en lutte contre Dieu, il lui oppose la "lumière de la raison" à sa lumière solaire, la lumière créée. Par le savoir, il crée l'homme une deuxième fois, il l'incite à manger du fruit défendu qui le fera participer à la sagesse divine.

Prométhée surpasse en noblesse l'image de l'Humanité. Il ne "croit" pas à un "Dieu" qu'il sait exister, il le rejette de "Sa" création, abandonnée à elle-même, aux forces aveugles. C'est par noblesse, par mépris qu'il ne veut pas croire à Dieu, il refuse l'ordre de la Providence qu'il sait faire échouer en dérangeant ses plans.

Mme Ackermann n'était pas sans connaître le mythe grec, elle n'y prend que ce qui l'arrange dans son symbolisme. Elle enferme "Prométhée" dans un jeu de refus : il refuse la liberté des êtres, il refuse la dualité de forces en présence, la finalité d'une providence. Il ne peut qu'opposer à la tyrannie la rébellion.

Son Prométhée est bifrons : 1° Dans son humanité il est l'image d'Adam, transgressant la volonté de Dieu par faiblesse plus que par perversité, il perd la grâce de Dieu, il ne se révolte pas, il se sent nu, livré au malheur, il souffre en silence, entraîné par les mauvais conseillers et par Eve. Cette victime résignée et peu accusée dans le poème.

2° Un autre personnage présent, lui aussi, dans la "Genèse" du livre Judéo-chrétien souffre sur le Roc caucasien, l'ange rebelle : Lucifer - le poème en est tout imprégné.

Elle établit une parenté entre Lucifer et Prométhée, le "voleur de feu divin" et Lucifer le "porte-lumière". Mme Ackermann est tourmentée par la "lumière" qu'elle confond volontairement avec la "connaissance".

Aussi quand je me plains en partant de ce monde, C'est moins d'avoir souffert que de n'avoir rien su.

de n'avoir pas vu la "lumière", de l'avoir espérée dans la "clarté" de la science qui est là pour "éclairer" le genre humain après le siècle des "lumières". Un pointage de vocabulaire fait apparaître une constante préoccupation par les termes : flamme, feu, clarté et surtout lumière.

La pièce XIV porte le titre "De la Lumière!" et en exergue les dernières paroles de Goethe "Mehr Licht ! Mehr Licht !" Nous sommes plus à plaindre que l'agonisant Goethe qui espère "Mehr Licht!"

Notre oeil perçoit encore, oui! mais, supplice horrible!
C'est notre esprit qui ne voit pas.

Nous n'aspirons pas à ce pâle rayon du jour,
c'est notre esprit qui a soif de cette lumière totale.

Et l'homme est là, devant une obscurité vide, (...)
Et le rêve divin de la lumière obsède
A jamais cet aveugle-né.

"De la lumière" n'exprime qu'un "désir sans espoir", car nous ne pouvons dérober le "feu divin", il est trop jalousement gardé, comment réussir là où échoua Prométhée ?

Mme Ackermann n'est pas athée, elle est agnostique, son drame comme le drame humain tout entier est dans cette impuissance à saisir le divin. Dieu se moque de nous en nous envoyant une copie dérisoire du feu divin et de la lumière divine : son soleil. Ce thème revient souvent c'est nous provoquer que de nous envoyer ces pastiches, plutôt la nuit que ce lumignon.

Quand le "cri sublime"
...S'éteindra, le vieux soleil lui-même
Frissonnera d'horreur dans son obscurité,
En l'entendant sortir, comme un adieu suprême
Des lèvres de l'Humanité.

"Les Malheureux" ne veulent plus revoir ce simulacre de la vraie lumière :

Quoi! renaître! revoir le ciel et la lumière,

Ces témoins d'un malheur qui n'est point oublié,
.
Non, non! Plutôt la Nuit, la Nuit sombre, éternelle!
Fille du vieux Chaos, garde-nous sous ton aile.

Le néant, plutôt ce lieu éternel qui ne connaît pas la lumière. Prométhée dérobe le feu divin, le feu éclairant, et c'est Satan qui tient le flambeau.

La treizième pièce des Poésies philosophiques nous propose un fragment : Satan. Celle-là nous est annoncée comme un fragment, non pas que le poème soit inachevé en lui-même. Il devait primitivement comporter d'autres parties. Elle se raccroche d'ailleurs fort bien à l'ensemble. Elle est placée juste avant "De la lumière" qui reprend en chœur la conclusion de Satan. Ce thème est simple, c'est le combat entre deux lumières : celle que Dieu veut nous imposer, une lumière toute matérielle, le ciel et la lumière solaire, créés pour nous faire oublier la lumière des dieux - la connaissance que le vieux rebelle nous veut donner.

Quand le vieux Goethe un jour cria: "De la lumière!"
Contre l'obscurité luttant avec effort,
Ah! lui du moins déjà sentait sur sa paupière
Peser le voile de la mort.

Nous, pour le proférer ce même cri terrible,
Nous avons devancé les affres du trépas;
Notre oeil perçoit encore, oui! mais, supplice horrible!
C'est notre esprit qui ne voit pas.

Toute la souffrance de l'homme se débat autour de cette lueur fugitive, notre oeil avide veut toujours plus de lumière et nos larmes de douleur l'obscurcissent.

Parfois son désespoir confine à la démence.
Il s'agite, il s'é gare au sein de l'Inconnu,
Tout prêt à se jeter, dans son angoisse immense,
Sur le premier flambeau venu.

Qui peut proposer ce flambeau au poète qui

le refuse venant de Dieu ? Prométhée-Lucifer, et cette fois le poète l'accepte. Satan n'est pas l'ennemi des hommes, loin de là, il en est l'avocat, le défenseur, il leur annonce leur gloire future, "vous serez comme des dieux".

Défiant ton courroux, par un effort suprême
J'éveillai la raison qui dormait en son sein
Cet éclair faible encor, cette lueur première
Qui deviendra le jour, c'est de moi qu'il la tient.

Dieu veut que sa créature soit toute ignorance, toute passivité, Satan la veut douée de raison, connaissant le Bien et le Mal ce que Dieu veut lui cacher.

Nous devons cesser de l'appeler avec Mme Ackermann "Satan". Satan est l'ennemi de Dieu et des hommes, il les entraîne dans les bourbiers de la chair, dans les charniers de l'or. Il est l'horrible, la laideur, le cloaque de toutes les contrefaçons de Dieu, la divinité en creux, il ne trompe personne sur ce point de doctrine, il est le Mal. Satan agit sur les esprits bas avec des phantasmes tentateurs à leur mesure : la luxure, l'argent, la fausse puissance et leur suite princière. Sans nier les succès notoires sur de beaux esprits, c'est sur les vulgaires, les grossiers qu'il exerce son ministère habituel. Son avatar, Lucifer, lui, ne se compromet pas sous des déguisements d'opérette, des maillots écarlates et des fronts cornus, il se montre à ses adeptes sous les traits gracieux d'un bel enfant. Il s'imisce adroitement dans les démonographies et les livres saints. Son nom lui sert de passeport partout où la lumière est accueillie.

Ce Lucifer-là nous le reconnaissons à plus d'un trait et dans le "Satan" et dans le "Prométhée" de Mme Ackermann. Ce dernier poème ne relate pas une histoire mythologique, il ne respire pas l'air serein des oeuvres helléniques. Prométhée déborde de passion et de révolte, il intériorise la beauté des antiques.

Le poète Ackermann insiste sur la beauté de Prométhée, une beauté intime : la noblesse de l'attitude ne pliant devant aucun pouvoir, fut-ce celui du Suprême Tyran. Lucifer, faisant jouer une délicate tentation n'emprunte pas les hardes de Satan, est beau de cette beauté noire, de cette horreur belle sur laquelle se penche avec complaisance le poète qui y trouve une secrète jouissance.

Satan entrebâille les portes de la sagesse, il montre au naïf savant les fières conquêtes sur l'obscurantisme. Mme Ackermann sait de quel métal est fondue la parole mensongère. Au dernier moment, au seuil du tribunal, il abandonne ses complices, il les laisse s'engouffrer dans le vide qu'il a creusé en eux. Après les avoir leurrés avec les hochets du pouvoir, des honneurs, du savoir, il leur retire leur jouet, il s'éloigne sur la pointe de son pied bot. Au terme de sa vie, le philosophe Ackermann, après avoir goûté avec délice au positivisme, au panthéisme, à Darwin et à Spencer, écrira : "J'ignore". Sa seule et grande consolation est d'avoir éprouvé les joies poétiques : "Les poètes restèrent mes amis uniques, et toutes mes études n'eurent jamais qu'un seul but; les comprendre et m'en pénétrer".

"Prométhée" si peu grec, si proche du Lucifer biblique, le poète le colore de pâleur chrétienne. En quelques vers épurés de leur rage et de leurs imprécations, on pourrait reconnaître un "Christ" révolté contre le Dieu de colère.

C'est elle qui te brave, et ta rage insensée
N'a cloué sur ces monts qu'un simulacre vain.
.....
Ce n'était point assez de mon propre martyre;
Ces flancs ouverts, ce sein qu'un bras divin déchire
Est rempli de pitié pour d'autres malheureux.
.....
Compatir, quel forfait! Se dévouer, quel crime!
Quoi! j'aurais, impuni, défiant tes rigueurs,

Ouvert aux opprimés mes bras libérateurs ?

Elle n'accable pas le Christ qui fut précipité dans le clan des souffrants, des "Malheureux". Elle garde sa dose de fiel pour le Père qui sacrifie son fils sur la croix et lui fit partager la douleur humaine; le comble de l'amour de Celui qui "aima le monde jusqu'à lui donner son Fils" était interprété par ce philosophe si peu théologien comme le comble de l'inutile cruauté. Elle repousse avec indignation les avances :

D'un Dieu dont la vengeance est la pensée unique,
Et qui va, couronnant ainsi son oeuvre inique,
Jusqu'à verser un sang innocent et divin.

Le Christ est un résigné, comme le fut Pascal, comme le sont les chrétiens : Prométhée, lui, tempête, mais comme le Christ il souffre pour l'humanité.

Mme Ackermann entre dans une belle confusion théologique. Son Jupiter devient Dieu le Père des chrétiens, qui ne partage sa puissance avec aucun Autre. Son Prométhée crie du haut de la croix son indignation, un "non serviam" endiablé, c'est le Verbe qui se révolte. Un Christ prodigue fuyant son père pour rejoindre le genre humain et devient Prométhée le père de la révolte; révolte d'ange révolutionnaire prenant son envol du Golgotha.

Un esprit de révolte a transformé la terre,
Et j'ai dès aujourd'hui choisi mon héritier,
.....
Né qu'il est comme moi pour tenter et souffrir.
Aux humains affranchis je lègue mon audace,

"Pascal" troisième personnage mythique servira à étayer une étude sur le fait religieux. "Pascal" n'est pas une excuse, elle a toujours été fascinée par la figure de ce grand homme. Pascal étaye son raisonnement sur l'incroyance pour aboutir à une conversion profonde, il part de l'extérieur de la foi, la cerne, la scrute

et l'adopte en connaissance de cause. Pascal est un sceptique qui croit; Mme Ackermann est une nature religieuse volontairement athée, elle part du fait religieux pour construire son pessimisme agnostique. Elle est de ces âmes qui ont besoin de combattre et ne se rendent pas. Elles sont dans la perpétuelle angoisse, elles voudraient de toute leur âme béante croire; leur raison dressée en muraille fait front à toute invraisemblance. Elles n'ironisent pas elles souffrent. Elles discutent pouce à pouce avec la foi, souhaitant secrètement la grâce d'être vaincues, acculées, à bout de souffle et de raison. Elles ont au contraire l'impression amère de triompher sur leur échiquier, malgré des fautes de tactique qu'elles veulent bien commettre. L'ennemi tombe dans tous les pièges. Il y a loin de l'esprit fort qui ne croit ni à Dieu, ni à diable, et qui balaye sur sa route, d'un revers de manche les évidences. Il y a loin du désespéré qui se raccroche au moindre arbuste niché dans la falaise pour retarder son inévitable chute au néant.

Mme Ackermann écrivit déjà une première version de "Pascal" qui s'intitulait "La Croix". Dans la publication de 1873, "La Croix" devient la deuxième partie du poème, précédée par le "Sphinx" en étant aussi différent dans le fond que dans la forme du premier jet. Ce premier projet fut heureusement retrouvé et publié par M. d'Haussonville (4); l'auteur s'y montre janséniste très proche de Port-Royal qu'il aimait tant; un théologien catholique y trouverait, certes, à redire, sur des points qui ont de l'importance, mais ce sont les mêmes que ceux qu'il reproche à Pascal. Elle nous donne un poème mystique auquel elle ne nous avait pas habitués dans un dialogue entre Jésus en Croix et Pascal. Son censeur et ami, Ernest Havet, à qui elle livrait ses ébauches en toute modestie lui

(4) Mme Ackermann, d'après ses lettres & des papiers inédits, Lemerre, 1892, p.69

déconseilla ce tour et l'orienta ailleurs. (5) Invitée à la démesure, elle se débrida et l'on doit à leurs efforts conjugués un fagot de blasphèmes rarement égalé dans la poésie française. Dans ses "poésies" chaque pièce constitue un corps en soi, après ce flot blasphématoire, elle ne séjourne pas dans cet état paroxystique.

Mme Ackermann vient tout de suite après Vigny par la noblesse du style et par la pensée hautaine. Ils ont en commun le pessimisme et une certaine espérance dans l'oeuvre de beauté. Max Milner n'a pas traité son oeuvre dans son ouvrage très complet sur Le Diable dans la littérature française, car il arrête son enquête en 1861. Il y a un beau chapitre à ajouter à celui de Vigny. L'un et l'autre cheminent dans le même sillon et baignent dans les mêmes eaux, ils en sont venus à des conclusions presque identiques. N'y attachons pas cependant une relation de maître à disciple. Elle rejoint Vigny sur les mêmes écueils noirs. Ses maîtres reconnus qui lui ont indiqué le cap sont : Voltaire, Pascal et Musset.

Vigny et Ackermann ne sont pas pessimistes au point d'être malthusiens d'âme. Du radical pessimiste on ne saura jamais rien. Il n'écrit pas. Sa philosophie totale se résume par un "A quoi bon ?" Son oeuvre future jugée a priori inefficace, avortée, s'arrête court. L'effort nécessite par avance un minimum de croyance en son utilité. Sans motif et sans finalité, l'aboulie vient noyant le bateau et l'équipage poussant au néant toute possibilité d'acte. Le tra-

(5) Ernest Havet (1813-1889) connu surtout par ses travaux autour de Pascal : l'édition des "Pensées", 1852, les Provinciales, et ses ouvrages sur les religions fortement contestés : le Christianisme et ses origines (1872-1884) où il "démontre" que le christianisme doit tout à la pensée grecque et fort peu à l'ancien testament.

cas de prendre du papier blanc, une plume et de l'encre, de chercher un éditeur, de corriger des épreuves vaines, représente un désespoir tel que l'abstention est le seul parti à prendre. Que le monde coule à la dérive s'il lui plaît, le pessimiste radical ne lui jettera pas sa bouée de plomb.

L'acte insensé de livrer au public un poème, un chant même désespéré, signifie que tout n'est pas jugé bon à être englouti à jamais, et tempère l'"A quoi bon ?" par le "Qui sait ?" Ces pessimistes habitant des régions tempérées du désespoir nous donnent : la "Bouteille à la mer" et le "Livre jeté par dessus bord" :

Jetons l'oeuvre à la mer, la mer des multitudes.
Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.

et Mme Ackermann répond en écho :

Puis, prévoyant bientôt le naufrage et la mort,
Au risque d'encourir l'anathème ou le blâme,
A deux mains j'ai saisi ce livre de mon âme,
Et l'ai lancé par-dessus bord.

1874

Nous l'avons reçu éclaboussés par la vague.

